

P3 S1

Pour devenir un/une journaliste

J'ai exercé ma curiosité à chaque instant.

À l'école, j'ai travaillé l'orthographe et la grammaire sans relâche.

J'ai fait un journal de classe.

J'ai appris l'anglais.

J'ai consulté les journaux tous les jours.

À la télévision, j'ai toujours été attentif/attentive aux informations.

J'ai approfondi ma culture générale.

Pendant les vacances, je suis parti/partie dans différents pays et j'ai vu beaucoup de gens.

J'ai pensé à cette profession jour et nuit.

J'ai passé les concours et j'ai réussi.

Ainsi, un jour je suis devenu/devenue journaliste et j'ai eu ma carte de presse.

Alors, j'ai pu faire des reportages dans le monde entier. Je ne voudrais pas changer de métier !

P3 S2

Chien perdu

Un chien, perdu dans Paris, veut sortir de cette grande ville qui lui fait peur. La nuit vient de tomber.

Les lampadaires s'allument, les fenêtres s'éteignent et les immeubles se vident entièrement de leurs habitants. Ils sortent par milliers. De tous côtés. Les rideaux des magasins se baissent, les portes des bureaux se referment, les serrures claquent, les voitures surgissent des petites rues avoisinantes pour venir s'agglutiner dans la grande avenue qui s'écoule devant Le Chien, lentement, comme un très vieux glacier.

Sur les trottoirs, les piétons marchent à pas saccadés. Ils vont, seuls et silencieux, ou par petits groupes qui parlent à voix basse. Puis les groupes se mélangent, cela devient une foule, et cette foule disparaît lentement sous terre, avalée par une caverne noire, grande ouverte sur l'avenue lumineuse. Cet incroyable spectacle redonne du courage au Chien. Il pense que ces gens, comme lui, cherchent à quitter la ville. Il imagine qu'ils ont creusé des galeries souterraines (comme le font les rats) par où l'on peut s'évader, et il décide de les suivre.

Daniel Pennac, *Cabot-Caboche*, Pocket jeunesse, 2009.

P3 S3

Le travail du castor

Le soir tomba sur le fleuve : comme chaque nuit, le castor travailla à l'entretien de sa hutte.

Il avait plu toute la journée et le « toit » était abîmé. Pour le réparer, le castor ramassa ou coupa des branches sur la rive et les emporta en nageant jusqu'à son abri, aménagé sur un petit îlot au milieu de la rivière. Il fit une entrée sous l'eau pour accéder à la chambre.

Puis le castor alla inspecter le barrage, car la pluie avait fait monter le niveau de l'eau et la hutte risquait d'être inondée. Que de travail pour construire ce barrage ! Deux nuits entières pour abattre un arbre en le ronger, arracher les branches et traîner le tronc dans l'eau. Puis il avait fallu fixer le tronc à l'endroit le plus étroit de la rivière et renforcer le barrage avec des branches, des pierres et de la boue.

Le jour se leva. Le castor plongea et regagna son abri. Bien au sec, il s'endormit paisiblement.

D'après Susanne Riha, *Nous ne dormons pas la nuit* - Milan

P3 S4

Notre travail de castors

Le soir tombait sur le fleuve : comme chaque nuit, nous travaillions à l'entretien de notre hutte. Pour en réparer le toit, nous ramassions ou coupions des branches sur la rive et les emportions en nageant jusqu'à notre abri, aménagé sur un petit îlot au milieu de la rivière. Nous plongeons et faisons une entrée sous l'eau pour accéder à la chambre.

Puis nous inspections le barrage, car la pluie faisait monter le niveau de l'eau et la hutte risquait toujours d'être inondée. Que de travail pour construire ce barrage ! Deux nuits entières pour abattre un arbre en le ronger, arracher les branches et trainer le tronc dans l'eau. Puis nous avons dû fixer le tronc à l'endroit le plus étroit de la rivière et renforcer le barrage avec des branches, des pierres et de la boue.

Le jour se levait. Nous avons plongé et rapidement nous avons regagné notre abri. Bien au sec, nous nous sommes endormis paisiblement.

Susanne Riha, *Nous ne dormons pas la nuit*, Milan, 1989.

P3 S5

Le fils des loups

Pélot s'était perdu dans la montagne. Il venait de sauver la vie d'un louveteau et soudain, il s'était retrouvé face à une grande louve qui le menaçait.

Pélot avait peur, il n'osait plus bouger. Il regardait le manège de la louve qui passait et repassait sa langue sur les jeunes. Elle prit contre elle celui qu'il avait sauvé. Elle aussi avait entendu les cris plaintifs du petit qui s'étranglait avec un os ; c'était déjà un gargouillis, presque un râle... et maintenant, il jouait avec les autres à se disputer un morceau de chair.

L'inconnu n'était pas une menace, bien au contraire. Elle perdit son attitude hostile, étudia l'intrus qui était tassé, roulé en boule contre le sapin : il avait la même position que ses louveteaux quand ils dormaient. Elle s'approcha, toujours grondant, le renifla, mordilla son manteau. L'enfant pleurait doucement, terrorisé de sentir cette truffe humide qui s'insinuait sous son col, relevait son pantalon jusqu'aux genoux, fouillait sous son bonnet. Puis elle parut se désintéresser de lui et alla se coucher contre sa progéniture, gardant toutefois un œil sur lui.

Alain Surget, *Le Fils des loups*, Rageot, 2002, coll. « Cascade ».

P3 S6

Une belle récolte

Enzo raconte :

« Autrefois, je suis souvent allé au bord de la mer. Sur la plage, je voyais des milliers de coquillages ! J'avais du mal à y croire. J'étais content et je voulais toujours en ramasser. Je remplissais un seau rapidement. Je faisais des colliers avec les plus beaux. **Je rejetais les autres sur la plage.** »